

**BERGERON, Claude et Geoffrey SIMMINS, *L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et ses bâtisseurs* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997), 323 p.**

David Karel

Volume 53, numéro 2, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005488ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005488ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Karel, D. (1999). Compte rendu de [BERGERON, Claude et Geoffrey SIMMINS, *L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et ses bâtisseurs* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997), 323 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53(2), 280–282. <https://doi.org/10.7202/005488ar>

BERGERON, Claude et Geoffrey SIMMINS, *L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et ses bâtisseurs* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997), 323 p.

Ce beau livre fait l'histoire du monastère bénédictin édifié de longue main aux abords du lac Memphrémagog (province de Québec) et achevé en 1994. Trois bâtisseurs ont dominé les époques successives de son devenir : dom Paul Bellot (années 1930 et 1940), dom Claude-Marie Côté (années 1930, 1940 et 1950) et Dan S. Hanganu (années 1980 et 1990).

Le coauteur Geoffrey Simmins livre deux chapitres, tandis que son collègue Claude Bergeron en rédige sept. En outre, dom Jean Rochon, o.s.b., y va de deux chapitres historiques, dont un en collaboration avec Bergeron. Si, manifestement, le plus clair du livre et sa contribution principale à l'étude de dom Bellot sont de Claude Bergeron, il faut en revanche reconnaître à Simmins l'exclusivité du troisième temps architectural de Saint-Benoît-du-Lac, marqué par la contribution de l'architecte d'origine roumaine Hanganu.

Les matières couvrent plus large que le titre du livre, car il n'y a pas jusqu'à l'histoire de l'architecture monastique depuis ses origines que Bergeron n'ait abordé au préalable — le deuxième chapitre, fort détaillé, y est consacré —, sans mentionner les polémiques et les intrigues entourant la participation de dom Bellot à l'entreprise de Saint-Benoît-du-Lac, ce dont il est abondamment question au cours du septième chapitre.

Claude Bergeron, tout en veillant à l'exactitude de l'énoncé, livre de beaux passages, par exemple au départ de son tout premier texte lorsqu'il explore les implications architecturales de la contradiction monastique de « vivre seul en communauté ». Ce chapitre, habile résumé d'un sujet complexe, nous a paru être le meilleur du livre. Cependant, le suivant pourrait lui contester ce titre, vu la précision apportée au concept d'« art bénédictin » et le portrait concis de l'« absolutisme monastique » de dom Paul Delatte, maître à penser de dom Bellot, que ses ouailles monastiques appelaient affectueusement « le colonel ».

Une partie du débat des années 1930 et 1940, opposant la tradition à la modernité au Canada français, s'est déroulée entre les murs tranquilles de ce monastère. Au fond, c'est la même polémique qui conduit à la rupture

« globale » de 1948, sauf qu'à Saint-Benoît-du-Lac triomphe un modernisme de continuité. En effet, le fil conducteur d'un thomisme revu et actualisé par Jacques Maritain est introduit dans l'univers dominicain par dom Delatte, qui fait en Europe la promotion de ce dom Bellot sur lequel les Paul Lavoie et autres apôtres québécois du modernisme modéré jetteront leur dévolu, et qui deviendra le symbole même de leur projet national et un point de ralliement. Quel contraste entre l'esprit de continuité et de piété qui préside à leur entreprise et le radicalisme religieux du père Marie-Alain Couturier qui voit le sacré dans le cubisme de l'athée Fernand Léger ! Bergeron ne pousse pas assez loin dans cette direction. Ne fallait-il pas rappeler que l'esthétique personnaliste d'un François Hertel s'était, elle aussi, enracinée dans le thomisme ? et qu'à ses yeux une certaine peinture moderniste (dont celle de Pellan) correspondait à cette esthétique ? Rien d'étonnant, autrement dit, à ce que notre histoire n'ait pu saisir le fil canadien du modernisme de dom Bellot, tout éblouis que nous sommes encore par l'orthodoxie automatiste.

Le sixième chapitre (« Vers une théorie de l'architecture de Dom Bellot ») est le seul où Simmins s'aventure sur le terrain « bellotien » amplement couvert par Bergeron. Si par cette incursion il visait à s'intégrer dans le projet de son collègue, alors le résultat s'avère peu heureux. En effet, le contenu du précédent chapitre, « Pour un art chrétien ou bénédictin » (de Bergeron), correspond déjà au titre de Simmins, qui se limite pour sa part à la théorie des *proportions* de dom Bellot.

Observons à la décharge de Simmins que les difficultés de traduction semblent avoir appauvri sa contribution et transmué ses propos en franglais (voir, par exemple, à la page 302 : « À l'entrée... »). La bonne plume de l'un ne pouvait-elle bonifier la révision de l'autre qui était aux prises avec cette traduction ? À la décharge du traducteur, il faut reconnaître que par moments Simmins se révèle fort distrait, vu la confusion des dates autour de « précisément la même année » à la page 137, vu aussi les énoncés quasi identiques (marqués par le mot « ironique ») qui cohabitent à la page 158, vu enfin la logique douteuse de ses formules catégoriques : « les chercheurs ne sont pas tous d'accord... » (p. 141), et l'« opinion partagée par la plupart (sinon la totalité) des intellectuels catholiques français » (p. 137).

Aussi surprenant que cela puisse paraître, aucun décodage n'est fait du symbolisme numérique de l'architecture de Dom Bellot. Bien malin qui saurait, après lecture, démontrer comment la section dorée s'y exprime. Pourtant, il a fait de cette mesure un leitmotiv de ses écrits, de ses propos et de ses conférences, ainsi que Simmins le démontre éloquentement et ce, au point de laisser supposer que l'architecte n'ait jamais bâti sans tenir compte de cette valeur — le fameux rapport de 1,618 — et ses dérivées. Simmins consacre à cette question l'essentiel du chapitre VI, démontrant sa maîtrise des arcanes numériques du système de dom Bellot et du principe de son « équerre mystérieuse » (p. 154), dont l'application « peut être observé[e] dans de nombreux cas », selon lui. Le seul cas concret noté est une lettre illustrée de 1937 constituant « bel et bien la preuve, selon Simmins, que [dom Bellot] employait vraiment cette équerre comme un outil de dessin » (p. 155).

Pourtant, l'incertitude règne : « il ne faut pas oublier le fait que Dom Bellot ne croyait pas en une application mécanique des systèmes proportionnels » (p. 156). La valse hésitation finit dans le vague : « Pour Dom Bellot, un adepte de la section d'or, une véritable architecture était inconcevable si elle n'utilise pas un langage fondé sur les formes géométriques » (p. 300).

Le texte est soigné et de belle présentation, mais il comporte des erreurs techniques. En vain, le lecteur cherchera les figures 4.2, 4.9, 4.10 ou 8.22. De nombreuses photographies étant de l'auteur, on y remarque les distorsions typiques du petit appareil : forte convergence de parallèles vers le haut (8.19, 11, 21 et 24 coul.), déficit de profondeur de champ (7 coul.), mouvement involontaire (2 coul.). Si le besoin d'économie dictait l'utilisation de ces prises de vue, fallait-il se payer le luxe de doubler chacune des illustrations en couleur d'une figure dans le texte ?

La langue est parfois douteuse comme en témoigne la persistance d'anglicismes classiques : « possiblement » (p. 150), « versatile » (p. 103), « référer » (p. 277) et « photo » (dans la légende des figures). Le subjonctif est abusivement employé à la suite de « après que » (p. 105, 198), tandis qu'il manque à la suite de « bien que » (p. 291). Le « ne » explétif est supprimé en association avec le temporel « avant que » (p. 99, 289), ainsi que le « de » à la suite de « plutôt que » (p. 291). La formule disgracieuse « un œuvre » (p. 101, 106 et ailleurs) revient de temps en temps, le négatif est accordé au pluriel (p. 290), on observe des traits d'union supplémentaires aux pages 8 et 172 et une faute d'orthographe à la page 292.

Ce livre passe donc à côté de la cible d'excellence qu'il semblait être en mesure d'atteindre. Nous croyons qu'il saura malgré tout intéresser un lectorat large et varié.

*Département d'histoire  
Université Laval*

DAVID KAREL